

NUANCES

51

ACTUALITÉ

10 ans de Jazz à l'HEMU

CONSERVATOIRE DE LAUSANNE

Viens rêver ta flûte enchantée !

Le Roi Arthur

DOSSIER

Carrefour
de toutes
les musiques



IMPRESSUM

RESPONSABLE DE PUBLICATION

Fondation du Conservatoire de Lausanne
Rue de la Grotte 2
CP 5700, 1002 Lausanne
T 021 321 35 35
F 021 321 35 36
info@hemu-cl.ch
www.hemu-cl.ch

RÉDACTION

Antonin Scherrer
Elsa Fontannaz
Leïla Roelli

GRAPHISME, RÉALISATION

moser design sa
Rue du Simplon 3d
1006 Lausanne
T 021 614 06 66
F 021 614 06 60
info@moserdesign.ch
www.moserdesign.ch

IMPRESSION

Polygravia Arts Graphiques SA
Route de Pra de Plan 18
1618 Châtel-St-Denis
T 021 948 22 40
F 021 948 22 49
www.polygravia.net

ABONNEMENT À « NUANCES »

Si vous souhaitez recevoir « Nuances » chez vous, faites-le nous savoir en nous indiquant vos coordonnées à l'adresse suivante : Haute Ecole de Musique et Conservatoire de Lausanne, Abonnement Nuances, rue de la Grotte 2, CP 5700, 1002 Lausanne. info@hemu-cl.ch L'abonnement est gratuit.

COUVERTURE

De gauche à droite :
Etudiants de l'HEMU Jazz à Music in the Park au Montreux Jazz Festival en 2013
© Cerise de Carvalho
L'Orchestre de l'HEMU au Métropole de Lausanne en 2016
© Olivier Wavre
Image promotionnelle des musiques actuelles à l'HEMU
© DR

PARUTION « NUANCES 51 »

Avril 2016

SOMMAIRE

DOSSIER

04 Carrefour de toutes les musiques

06 Mandrax : sa carrière est déjà une forme de programme

12 Alessandro Ratoci ou l'électro par-delà les clichés

ACTUALITÉ

16 Dix ans de Jazz à l'HEMU

18 George

20 Instant d'art et de vie avec Pascal Auberson

22 D'Aloÿs Fornerod à Christian Favre

24 Tous unis pour un nouveau monde

25 La révélation Lachenmann

28 Classique et hip-hop au corps à corps

30 Mozart réuni l'OCL et les Vocalistes de l'HEMU

32 Le Titan dompté

CONSERVATOIRE DE LAUSANNE

34 Le Roi Arthur

36 Viens rêver ta flûte enchantée !

INTERVIEW

38 György Pauk dans le souvenir de Gyula Stuller

ÉDITORIAL

LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND

Je n'ai jamais aimé les westerns. Confusément, il m'était impossible d'adhérer à cette image du monde où les méchants ont l'air vraiment méchants et les gentils sont forcément condamnés à être massacrés ou – au mieux – sauvés par des plus gentils qu'eux.

Historiquement, nos conservatoires ont été érigés comme des gardiens du patrimoine. L'enseignement s'y est longtemps donné selon un principe d'imitation, avec pour référence un répertoire borné grosso modo par les noms de Bach et de Boulez. L'affirmer, ce n'est pas dénigrer la colonne vertébrale de notre musique occidentale bientôt quadricentenaire, ni renier les chefs-d'œuvre dont tant d'entre nous se sont nourris.

Et puis il y a eu l'arrivée du jazz, et avec lui la crainte de former des musiciens de « seconde zone ». Que pouvait-on attendre de musiciens fondant leur pratique sur un socle d'à peine quatre-vingts ans d'histoire musicale, ces fameux « standards » qu'ils réinventent en permanence avec un talent indéniable pour l'improvisation et le goût de l'éphémère ? Que n'a-t-on entendu sur ces musiques non écrites opposées à la musique dite « savante », faute de mieux ? Et pourtant ! Depuis dix ans, par-delà les clichés et les *a priori*, des étudiants des départements classique et jazz se rencontrent, partagent leurs valeurs, leurs passions et leurs scènes. Lors des derniers « Masters sur les ondes », les rencontres semblaient même si évidentes qu'on en venait à oublier qu'il existait des genres !

Nous ouvrons aujourd'hui un département de musiques actuelles. Et revoici les doutes de ceux qui estiment que nous y perdrons notre âme ! J'ai même cru percevoir des voix évoquant notre école partagée entre ceux qui font de la musique et les marchands du temple déguisés en musiciens...

A l'époque où les hautes écoles de musique se sont mises à l'heure de Bologne, bien des esprits chagrins ont brandi le spectre d'« usines à chômeurs ». Le département classique a fait depuis un chemin considérable pour se rapprocher du « métier », même si l'intégration professionnelle reste un défi pour tout musicien. Malgré les contraintes des plans d'étude cadres, le cursus des musiques actuelles,

vierge de toute tradition, ne vise pas autre chose que de transformer de jeunes musiciens talentueux en professionnels prêts à affronter les nécessités du métier, tout en s'assurant qu'une large place soit laissée à la réflexion et à la recherche.

Au-delà des étiquettes, l'image la plus forte que je garde de cette fin d'année académique, c'est celle d'une mosaïque, d'une école capable de monter avec le même succès un *Roi Arthur* de Purcell (avec les Vocalistes non professionnels du Conservatoire), les *Concertini* de Helmut Lachenmann, une création avec Pascal Auberson, un projet au Cully Jazz Festival avec Richard Galliano, la *Première Symphonie* de Mahler ou encore une rencontre entre classique et hip-hop (« Step on Strings »), des productions qui trouvent toutes leur public et sont capables de recréer *l'instant* à leur manière.

S'il y a un bon, une brute et un truand, ils sont sans doute réunis dans l'univers de chacun d'entre nous. Et quelle que soit la musique que l'on défend !

Bien à vous,

Hervé Klopfenstein
Directeur général



ANTONIN SCHERRER

DOSSIER L'HEMU, CARREFOUR DE TOUTES LES MUSIQUES

Cette fois ça y est ! Après le jazz il y a 10 ans, l'HEMU accueille « officiellement » en son sein les musiques actuelles, à travers l'ouverture au Flon d'un nouveau département piloté par Stephan Kohler, plus connu (la nuit) sous le nom de Mandrax, qui recevra ses premiers étudiants à la rentrée de septembre 2016. « Il était temps ! » clame une communauté de professionnels quasi unanime. Mais au fait, de quoi parle-t-on ? Le jazz n'est-il pas, lui aussi, une musique actuelle ? Et le classique contemporain ? A interroger les principaux intéressés, on mesure toute la limite des étiquettes, constatant que c'est de plus en plus sur les ponts (et de moins en moins dans les prés carrés et les tours d'ivoire) que se joue l'avenir de la Musique avec un grand M, une musique décomplexée, débarrassée de ses vieux préjugés. Ce vent de fraîcheur, nous l'avons aussi senti avec puissance en poussant la porte du « laboratoire sonore » d'Alessandro Ratoci, îlot électro-acoustique au cœur de la Grotte. De belles rencontres – au pluriel.



Stephan Kohler, responsable
du département des musiques
actuelles de l'HEMU.

MANDRAX : SA CARRIÈRE EST DÉJÀ UNE FORME DE PROGRAMME

Fraîchement nommé à la tête du nouveau département des musiques actuelles de l'HEMU, Mandrax alias Stephan Kohler évoque les méandres de son parcours dans l'univers de la nuit mais également de la production (d'artistes et de disques). Trente années de débrouille et d'opportunités transformées au courage, qui constituent la plus solide des cartes de visite et un capital précieux au service des talents – des *entrepreneurs!* – de demain.

Ouvrir un département dédié aux musiques actuelles est une idée qui fait sens, mais pour que celle-ci prenne vraiment, elle doit s'accompagner d'un élément essentiel : la légitimité. En nommant à sa tête une personnalité incontestable et incontestée tant à l'international qu'au niveau local, l'HEMU a mis dans le mille. Nous avons rencontré Stephan Kohler dans son nouveau bureau du Flon : un géant bien dans ses baskets, le verbe calme et précis... un « roi de la nuit » bien moins sulfureux que ce à quoi pouvait s'attendre – les *a priori* sont tenaces – le classique soussigné. La « leçon » débute dès le premier chapitre, qui nous apprend que l'on peut bâtir une carrière florissante sans forcément passer, enfant, par la sacrosainte case de l'apprentissage d'un instrument... par exemple en vendant des disques ou en organisant des concerts !

« J'ai gravité dès mon adolescence dans le milieu rock lausannois. C'était l'époque post-punk, le règne de la débrouille, la création de la Dolce Vita où j'ai rencontré mes amis Marc Ridet, Blaise Duc et Philippe Becquelin alias Mix & Remix : j'avais jusqu'ici essentiellement *consommé* de la musique – écouté et vendu des disques dans un magasin –, j'allais découvrir les méandres de la vie associative, le milieu rock côté coulisses, avec ses codes et son décorum. Ce côté *do it yourself* m'a beaucoup appris, inspiré. Il fallait tout faire, de la pose d'affiches à la diffusion de musique :

grâce à une belle collection de disques et surtout au disquaire chez qui je travaillais, j'ai fait mes premiers pas de DJ. »

Orienté depuis toujours vers la musique anglo-saxonne, le jeune Stephan Kohler, son bac en poche, traverse la Manche en 1986, officiellement pour perfectionner son anglais. C'est la plongée dans les musiques afro-américaines et la révélation électro-house. De retour en Suisse, il décide de surfer sur la vague en organisant des fêtes « légales et souvent illégales ». « Comme aucune porte ne s'ouvrait d'elle-même, il fallait enfoncer. Ces expériences m'ont permis d'accroître ma notoriété au plan local, national puis international, et d'oser au final faire le grand saut. Côté débouchés, c'était beaucoup plus brouillardieux que la médecine, à laquelle j'avais un temps songé... Profitant de l'effervescence qui régnait du côté du Flon avec des groupes comme Sens Unik, j'ai monté avec deux associés une chaîne de magasins de disques et continué à développer mes activités. »

Dès l'époque de la Dolce Vita, l'artiste « bricole » avec sa boîte à rythmes. DJ reconnu, il expérimente en collaboration avec des artistes comme Pierre Audétat. « L'idée est toujours d'interagir, de mélanger. Je joue des beats depuis des disques et eux se laissent porter par-dessus. » Esprit éclectique, Mandrax commence également à faire tourner ses pairs, en particulier dans le domaine



de la house et du rap, et se profile dans la nébuleuse médiatique en animant des émissions sur Couleur 3 et en organisant des soirées qui répondent à l'engouement pour ces nouvelles musiques.

Le chapitre suivant a pour cadre New York, où Stephan Kohler déménage en 1993. Il se lance dans la production « pure et dure », tout en continuant à se produire en Europe, ce qui l'amène à traverser l'Atlantique près de deux fois par mois pendant sept ans ! « Sans aucune expérience, je lance deux labels discographiques. C'est le règne de la débrouille et la découverte d'un milieu très particulier : une sorte de baptême du feu du business international, avec ses pièges, ses escroqueries, et au bout du compte la meilleure des écoles pour en comprendre toutes les ficelles. Je suis quelqu'un de curieux, que les écueils n'ont jamais rebuté : appelé à vivre de la musique, autant que ce soit en pleine connaissance de cause, des codes, des zones d'ombre comme de lumière. »

Certains de ses projets commencent à marcher, notamment en Angleterre, avec pour conséquence

de voir son propre carnet d'engagements gonfler. « J'étais juste trop jeune pour avoir connu la vague punk de 1976, j'étais bien décidé à vivre pleinement la révolution suivante, à savoir celles des musiques électroniques. Je me trouvais aux Etats-Unis, au cœur du terreau qui l'avait vu naître, mais paradoxalement bien loin d'où elle allait avoir le plus grand retentissement, à savoir l'Angleterre. Je me suis alors décidé à rentrer en Europe, porté par la perspective de mettre mon expérience en commun avec celle d'autres artistes dont je me sentais proche, à commencer par mon frère Sébastien [qui enseigne la musique assistée par ordinateur (MAO) à l'HEMU, *ndlr*] et Marcello Giuliani. J'ai rapatrié l'ensemble de mon studio new-yorkais à Lausanne, qui est en fin de compte l'endroit idéal pour le travail que je fais, à une heure et demie de tout ! »

Un premier album (confectionné avec son frère) sort, dont l'un des titres explose au hit-parade anglais : il est le 9^e plus joué dans le pays en 2002. Pour Stephan Kohler, un mythe d'enfant devient réalité presque absurde : ils sont invités à l'émission

« Il était grand temps que les musiques actuelles fassent leur entrée dans les cursus académiques suisses. »

Stephan Kohler

mythique « Top of the Pops » (aujourd'hui disparue). Les propositions de collaborations affluent, notamment dans le registre de la production et du remix. La légende des bassistes funk Bootsy Collins fait appel à eux, ils signent la musique de plusieurs films dont un générique pour *Le Transporteur*, son calendrier de tournée déborde, il est loin tous les week-ends et une bonne partie de l'été... « J'ai dû mettre en place un certain nombre de règles pour ne pas tomber dans les travers de la vie nocturne. »

Les années passent. Si l'envie de produire demeure intacte, d'autres défis se profilent. Il y a l'aventure entrepreneurio-gastronomique du Café Saint-Pierre dont il fait partie des pionniers, mais aussi une sollicitation croissante à partager avec d'autres l'immense expérience acquise en trois décennies de cheminement autodidacte. « Ma rencontre avec le directeur général de l'HEMU, Hervé Klopfenstein, arrive à point nommé. Le monde des musiques actuelles a en effet un fonctionnement très particulier : si l'on souhaite l'intégrer à l'édifice académique, il est impératif d'adapter son approche, d'élargir le cadre strict de la théorie et de la technique en y ajoutant des éléments comme la connaissance de l'environnement et des codes des musiques actuelles, le management, la communication, d'où une collaboration avec la Fondation romande pour la chanson et les musiques actuelles (FCMA). Des connaissances en lien étroit avec le milieu professionnel que j'ai justement appris à cerner et à apprivoiser tout au long de mon activité professionnelle et que je me sens aujourd'hui prêt à transmettre. »

Le « programme » académique de Stephan Kohler est la traduction directe de cette approche très concrète de l'apprentissage des métiers en lien avec les musiques actuelles : on y trouve le développement de la musique à l'image, le travail

scénique, des cours de *songwriting*, de MAO, de réalisation artistique, d'enregistrement et de mixage, de fabrication et d'esthétique du son (« compétences essentielles dans le domaine des musiques actuelles où, contrairement au jazz, le studio d'enregistrement est considéré comme un instrument à part entière »). Ce rapport direct avec la pratique se matérialise également par une forte proportion de masterclasses : « C'est vital ! Rencontrer des gens qui ont une expérience reconnue et peuvent ainsi livrer des témoignages de première main, est la façon la plus efficace d'apprendre. »

Reste cette question : comment se fait-il que cette intégration à la pyramide académique soit aussi tardive ? « Les musiques actuelles ont toujours été sous-représentées en terme de subventions publiques, regardées du coin de l'œil comme des objets bizarres voire simplistes, alors qu'elles représentent 95% des ventes de disques et de ce qu'écoutent les jeunes et les moins jeunes. Je ne veux pas dire par là qu'elles sont plus importantes que les autres, mais qu'il était grand temps qu'elles fassent leur entrée dans les cursus académiques suisses, alors qu'elles y sont installées depuis longtemps dans les pays anglo-saxons. Jusqu'ici, les musiciens ont dû se débrouiller seuls, en autodidactes, alors que paradoxalement c'est le domaine professionnel qui offre le plus de débouchés : c'est une bonne chose que cela change ! Au-delà de ces considérations matérielles, je pense aussi que tout le monde y gagne sur le plan artistique : les musiques actuelles le sérieux d'une assise académique, le classique et le jazz un supplément de fraîcheur et de pertinence contemporaine. » ■

 Le département musiques actuelles est sur Facebook, suivez son actualité : HEMU - Musiques actuelles



FABIEN RUF

Chef du service de la culture de la Ville de Lausanne

« L'entrée des musiques actuelles à l'HEMU est une excellente nouvelle, qui confirme l'importance dans notre ville de ce domaine artistique. Elle permet une complémentarité bienvenue entre création et formation, gage d'un dynamisme pérenne. » ■

MICHAEL KINZER

Jury du Prix suisse de musique, Fondation romande pour la chanson et les musiques actuelles (FCMA), Swiss Music Export

« Le rock, le rap ou les musiques électroniques sont nés de la rébellion, de l'expérimentation, parfois même de l'approximation. Ces multiples courants musicaux nourrissent la passion des jeunes d'aujourd'hui et étendront le patrimoine culturel de demain. Enseigner les techniques et l'histoire de ces musiques actuelles, c'est perpétuer le savoir-faire le plus vibrant du moment et offrir de meilleurs atouts aux plus talentueux pour renforcer l'identité culturelle suisse. Il était temps, bravo ! » ■



MARCELLO GIULIANI

Musicien, compositeur et réalisateur

« Quand j'ai appris qu'une formation en musiques actuelles ouvrait, j'en ai été ravi ! Cela montre l'importance et l'intérêt qu'ont pris ces différents styles (rock, pop, etc.) pour une école comme l'HEMU. Cela répond aussi à une demande de plus en plus forte des jeunes musiciens de pouvoir étudier et approfondir tous les aspects pratiques et techniques de ces styles musicaux : belle initiative ! » ■



PRISCILLA FORMAZ

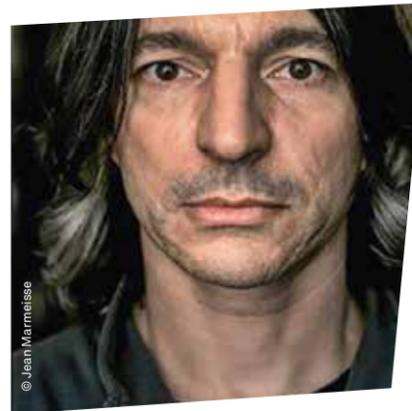
Etudiante au département jazz de l'HEMU
et choriste de Bastian Baker

« Je suis très heureuse qu'un bachelor en musiques actuelles voie le jour à Lausanne. Il est important pour notre école de se mettre à niveau par rapport à d'autres hautes écoles de musique qui avaient déjà franchi ce cap. Même si je trouve la formation jazz très complète – la majorité des musiciens de Bastian Baker ont suivi ce cursus – je pense que ce nouveau réseau d'artistes apportera une ouverture sur d'autres horizons, ce qui sera bénéfique pour tous les élèves de l'HEMU. » ■

FRANZ TREICHLER

Musicien et compositeur

« Les musiques actuelles sont enfin reconnues comme faisant partie de notre culture. Classique, folklorique, baroque, contemporaine, actuelle... il n'y a qu'une musique, elle traverse les siècles et évolue avec les technologies. » ■



MARC RIDET

Directeur de la Fondation romande pour
la chanson et les musiques actuelles (FCMA)

« Depuis plusieurs années la tendance des écoles de musique est de s'ouvrir aux musiques actuelles. Il y a une forte demande des jeunes talents pour se former dans ce domaine qui obtient enfin ses lettres de noblesse. Les attentes envers les musiciens sont de plus en plus éclectiques et les technologies de plus en plus présentes, il est donc fort souhaitable que la Suisse propose des formations qui puissent transmettre ces connaissances. » ■



DANIEL ROSSELLAT

Président du Paléo Festival Nyon

« J'ai été ravi de cette bonne nouvelle qui va permettre de crédibiliser davantage l'activité des musiciens de ce domaine. En effet, l'ouverture de ce nouveau cursus est une vraie reconnaissance pour ces musiques, qui touchent un très grand nombre de personnes. Cette initiative confirme que ces musiques sont bien plus qu'une distraction, mais peuvent devenir un réel métier. » ■

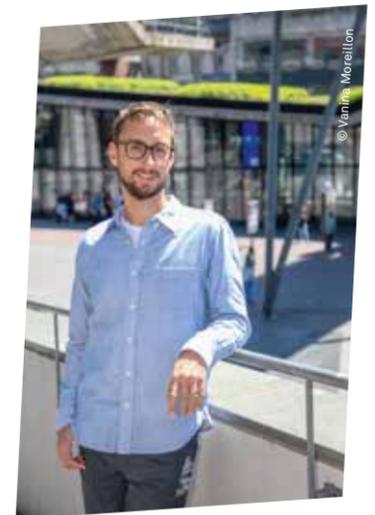
« Cette initiative
confirme que ces
musiques sont
bien plus qu'une
distraction. »

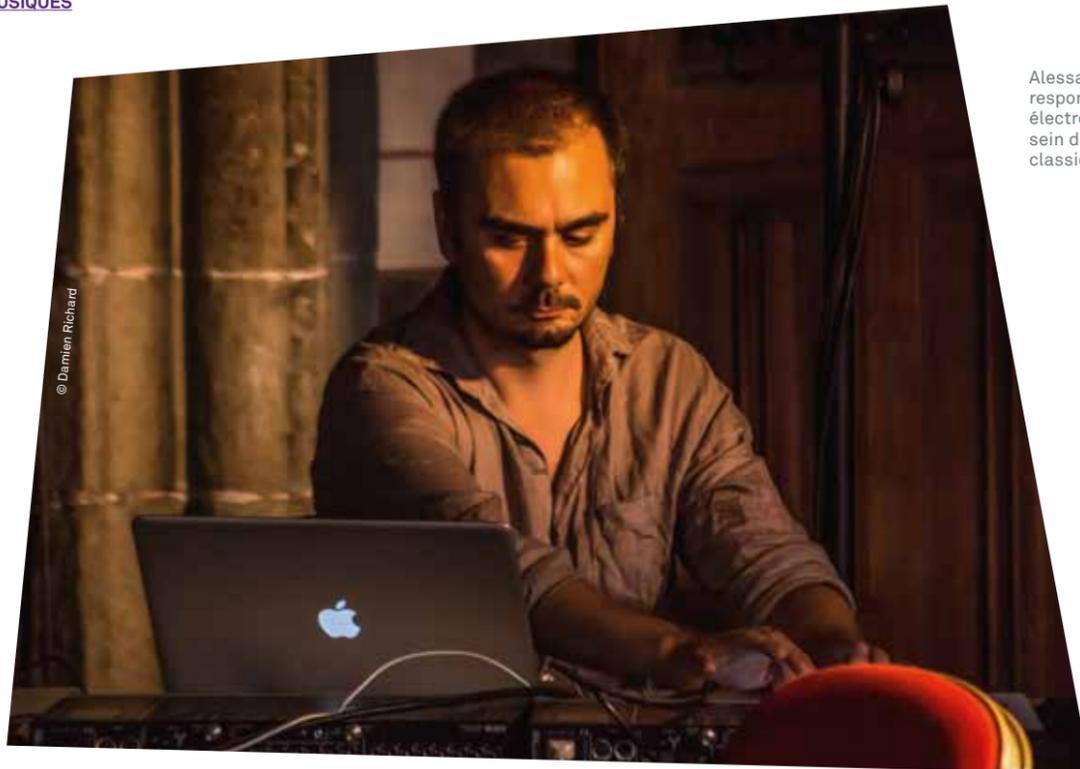
Daniel Rosselet

JULIEN GROSS

Président du Festival Label Suisse

« Il y a une décennie, on luttait à Lausanne pour avoir des lieux où produire les musiques actuelles. En 2016, c'est une reconnaissance supplémentaire des institutions pour ces musiques. John Cale ou encore James Blake sortent des salles de cours de la Goldsmiths University of London, preuve que l'apport des écoles peut être précieux si le cadre donné aux musiciens leur laisse suffisamment d'espaces d'exploration en évitant les strictes barrières académiques et commerciales. » ■





Alessandro Ratoci,
responsable des musiques
électro-acoustiques au
sein du département
classique de l'HEMU.

ALESSANDRO RATOCI OU L'ÉLECTRO PAR-DELÀ LES CLICHÉS

En charge depuis quatre ans du cours à option consacré aux musiques électro-acoustiques, le musicien italien applaudit des deux mains et met en lumière tout ce que les musiciens classiques et jazz ont à gagner en termes de savoir-faire au contact des DJs et autres princes de la *dance*.

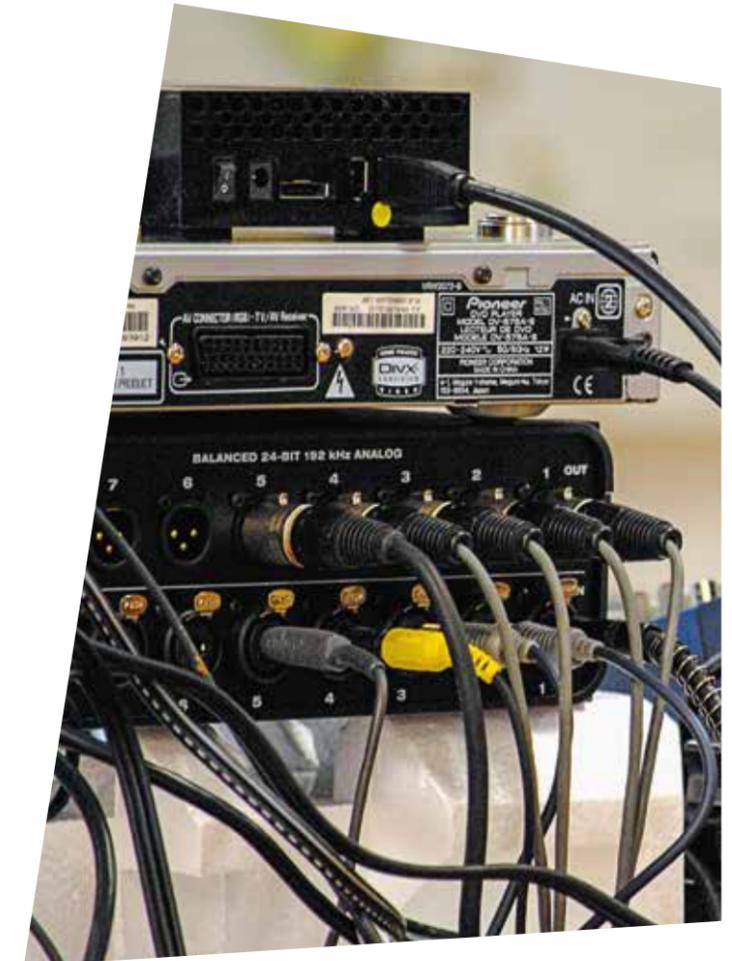
Dans son « laboratoire sonore » foisonnant de la rue de la Grotte à Lausanne, Alessandro Ratoci jubile à l'idée de voir débarquer les musiques actuelles au sein de l'institution. « Lorsque je suis arrivé il y a quatre ans, je n'ai pas jugé pertinent de mettre en avant mon expérience dans ce registre, confie le musicien italien en charge des musiques électro-acoustiques au sein de l'HEMU. Or aujourd'hui, des temples de l'officialité comme l'IRCAM (Institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique) s'ouvrent à leur tour à ces espaces créatifs. Des universités d'été ont été organisées récemment en son sein avec le concours de DJs et de figures de la scène underground : j'y ai pris part avec beaucoup d'intérêt, mesurant combien le savoir-faire pratique de ces stars de la *dance* peut se révéler éclairant en termes d'artisanat créatif. Je suis donc fier que

l'HEMU se profile en pionnière dans ce domaine, car les perspectives sont immenses. »

La composition classique n'étant pas enseignée à Lausanne, c'est l'instrument qui constitue le principal champ d'application. « Il est essentiel que les interprètes de demain aient connaissance de ces outils même s'ils ne souhaitent pas se spécialiser par la suite, car ceux-ci ont bien davantage à offrir que la simple altération du son brut : un éclairage nouveau sur la façon même de penser leur art, leur rapport cognitif à la partition et à la musique au sens large. S'ils ont une longueur d'avance sur leurs collègues classiques en termes d'utilisation des technologies électro-acoustiques, les étudiants jazz – à qui mon cours à option a été ouvert cette année – ignorent pour la plupart qu'un ordinateur peut se muer en véritable *performer* et interagir

avec eux. Cet élargissement de l'horizon concerne donc tout le monde, y compris les chantres des musiques actuelles qui, en s'arrimant au navire HEMU, entrent en contact avec une vaste tradition, dont ils sont des héritiers tout aussi légitimes que leurs cousins classiques et jazz. »

Ce grand mouvement de convergence inspire Alessandro Ratoci. « D'abord pur idéalisme, ce dépassement de l'idéologie post-moderne au profit d'une expressivité libérée, centrée sur une sensibilité au son sans frontières, est en passe de devenir une réalité concrète, si l'on pense aux nouvelles musiques électroniques qui boivent littéralement à toutes les sources. Les temps sont prêts pour l'avènement des nouveaux « goûts réunis », de cette Europa Galante dans laquelle toutes les permutations sont permises : une transversalité dopée par les nouveaux outils électro-acoustiques permettant des formes d'écriture mixtes où est enfin transcendée l'opposition stérile entre écrit et montage du son ; un enrichissement mutuel dans lequel la pop se pare de la richesse sonore de la création contemporaine dite « classique » et où dans l'autre sens le contemporain gagne en fraîcheur et en clarté au contact de celle-ci. » [AS] ■



BAUTISTA DAHL ROCHA Manager Culturel et Fondateur d'Electrosanne

« C'est une nouvelle très encourageante pour l'ensemble de la scène des musiques actuelles romande qui malgré sa popularité prépondérante est encore, dans certain cas, qualifiée de « sous-culture » par des institutions qui peinent à vivre avec leur temps. Nous vivons une époque où les moyens octroyés en termes d'éducation et de culture devraient être revus en fonction de la réelle demande de la population. Le fait que l'HEMU intègre les musiques actuelles à son programme est un exemple parfait d'adaptation ! » ■



NICOLE MINDER

Cheffe du Service des affaires culturelles de l'Etat de Vaud

«Je suis ravie de la nouvelle annonçant l'ouverture de l'enseignement des musiques actuelles à l'HEMU car cette décision prend en compte concrètement des besoins exprimés par les jeunes musiciens d'aujourd'hui et s'inscrit dans la logique de ce qui se fait depuis de nombreuses années pour le domaine du jazz. Cela place l'HEMU à la pointe de l'offre musicale en Suisse et vient renforcer la politique culturelle vaudoise en faveur des musiques actuelles, en particulier en ce qui concerne l'enseignement de la musique pour les jeunes.» ■

« Cette décision prend en compte des besoins exprimés par les jeunes musiciens d'aujourd'hui. »

Nicole Minder

SÉBASTIEN DUBUGNON

Directeur du Bourg

« Les musiques dites « actuelles » incarnent un terrain d'exploration sonore dont les musiciens, souvent autodidactes, ont une approche qui leur est propre. La maîtrise théorique de la musique, comme celle de la technique de l'instrument n'y apparaissent pas forcément comme la première compétence d'un artiste, ouvrant la voie au développement sans complexe d'une idée, à la recherche d'un son, d'un texte ou à l'expression d'une posture scénique inédite. On peut donc penser que l'introduction de cette discipline dans une institution académique est encline à générer un joli paradoxe. Mais en installant Mandrax, lui-même parfait exemple de musicien non académique, aux commandes de ce nouveau département, l'HEMU se donne à coup sûr les meilleures chances de réussite qu'elle puisse souhaiter.» ■



WILLY DEZELU

Responsable du secteur programmation et production musicale RTS

«J'ai été très heureux d'apprendre l'ouverture du département des musiques actuelles au sein de l'HEMU. Elles font partie de l'identité de la jeunesse de maintenant et méritent une formation ambitieuse et de qualité. C'est un positionnement fort pour une école, elle prouve ainsi qu'elle appartient au temps présent et refuse les clivages. Le chef d'orchestre de ce département, Stephan Kohler, est une référence dans le milieu des musiques électroniques et détient des connaissances pointues sur toutes ses musiques sœurs. Son riche parcours lui permettra sans aucun doute de répondre aux attentes des futurs élèves.» ■



LAURENCE VINCLAIR

Directrice des Docks

«J'ai été agréablement surprise de cette annonce. En effet, il me semble que les musiques actuelles sont enfin reconnues et estimées. Il est important que les artistes, évoluant dans ce domaine puissent être informés de leur droit, des pratiques du business musical afin qu'ils ne soient pas perdus une fois sur le marché. Les musiques actuelles sont présentes au quotidien dans nos vies, en France des formations existent déjà depuis des années, il était donc normal et logique qu'elles soient présentes à l'HEMU. C'est une évolution importante.» ■

« Il me semble que les musiques actuelles sont enfin reconnues et estimées. »

Laurence Vinclair

« Le Jazz de Matisse » au Montreux Jazz Festival 2011, collaboration avec la Manufacture et l'Ecole Supérieure d'Arts Appliqués de Vevey.



DIX ANS DE JAZZ À L'HEMU

Dix ans déjà... ou seulement? Il semble que c'était hier que l'on inaugurerait le département jazz de l'HEMU. Et en même temps, à considérer la liste impressionnante des événements mis sur pied par l'école depuis 2006, ainsi que celle des professeurs impliqués dans l'aventure et des étudiants devenus depuis de brillants professionnels, on mesure tout le chemin parcouru.

S'il fallait en citer quelques-uns, ce serait d'abord le fruit des collaborations avec d'autres institutions, que le directeur George Robert s'est efforcé de construire et de développer dès son entrée en fonction, car ce sont là des ponts indispensables avec la vie musicale « réelle » : Montreux Jazz Festival et Montreux Jazz Artists Foundation, Cully Jazz Festival, Festival Jazz Onze Plus, Chorus, Cave de Marignac à Lancy, sans oublier les partenariats avec la RTS et en particulier l'émission « Jazz » sur Espace 2. Il y a aussi les masterclasses et la venue au Flon d'artistes d'exception comme Marc Copland, Erik Truffaz, Charles Lloyd, Lee Konitz, Bob Mintzer ou Benny Golson. Certains événements résonnent encore avec une force particulière dans les mémoires, comme la rencontre entre l'HEMU Jazz Orchestra et Michel Legrand en 2010, le concert « à vapeur » du Blonay-Chamby (2014) et celui « haut en couleurs » dédié à Matisse (2011) lors du Montreux Jazz Festival, l'interprétation des

« Concerts Sacrés » de Duke Ellington à Saint-François ou de « Sketches of Spain » de Miles Davis et Gil Evans avec Dave Liebman au Flon en 2014, ou encore les collaborations avec le Centre de Musiques Didier Lockwood de Dammarie-les-Lys (« Porgy and Bess » chez Barnabé en 2012 et Quintet avec Gil Goldstein en 2013). *Last but not least*, nombre de ces concerts s'articulent autour d'une collaboration avec des formations classiques de l'HEMU, à l'image du projet « Gershwin ! » donné en 2011 au Métropole de Lausanne et au Stravinski de Montreux.

« 10 ans de jazz à l'HEMU », c'est aussi l'occasion de marquer le coup. Ce printemps a vu la mise sur pied de deux événements d'exception : une collaboration inédite avec le Cully Jazz Festival marquée par la rencontre le 12 avril 2016, sous le Chapiteau, entre la star mondiale de l'accordéon Richard Galliano et un big band formé d'étudiants des départements classique et jazz de l'HEMU sur le fil de l'album *Ten Years Ago*,

« Sketches of Spain » : concert de l'HEMU Jazz Orchestra et l'Orchestre de l'HEMU avec le saxophoniste Dave Liebman, en 2014.



et une création originale de Pascal Auberson et douze étudiants présentée le 30 avril 2016 au Flon, aboutissement de plusieurs mois d'ateliers sous le signe des mots et des sentiments (lire le compte-rendu en pages 20-21). Cet été ne sera pas en reste, avec deux nouvelles créations originales montées dans le cadre du partenariat de longue date avec la Montreux Jazz Artists Foundation. Sous la bannière d'un festival de légende qui fête cette année sa 50^e édition, les étudiants rendront hommage à deux figures cultes qui ont marqué son histoire : David Bowie, qui a passé vingt ans sur les bords du Léman (le 3 juillet 2016 à l'Hôtel des Trois Couronnes à Vevey), et Frank Zappa, qui a vécu en direct l'incendie de l'ancien casino mais dont on a choisi ici de rejouer *The Black Page* présenté à New York il y a quarante ans (le 4 juillet 2016 au Parc Vernex à Montreux).

« 10 ans de jazz à l'HEMU », c'est enfin l'opportunité de prendre un peu de recul et de constater que la ligne du département jazz s'inscrit en parfaite complémentarité avec l'offre des autres départements. Cette osmose se lit à tous les niveaux : dans la multiplicité des profils d'étudiants repérés lors des admissions, dans la qualité des professeurs et des artistes invités, dans des cursus sans cesse affinés, ainsi que dans les nombreuses productions de haut vol offertes au public. [AS] ■

 Le département jazz est sur Facebook, suivez son actualité : HEMU - Jazz

« La ligne du département jazz s'inscrit en parfaite complémentarité avec l'offre des autres départements. »



« Blonay-Chamby : Jazz Train » au Montreux Jazz Festival 2014, collaboration entre les départements classique et jazz de l'HEMU.

GEORGE

Il y a dix ans, George Robert prenait les rênes du département jazz de l'HEMU avec toute l'énergie que cette tâche nécessitait. Aujourd'hui, à 55 ans, celui qui a mené le département à son niveau actuel d'excellence et de reconnaissance, a rejoint Phil Woods, Sam Woodyard, Clark Terry et bien d'autres de ses camarades et mentors au paradis des talents.



Musicien pluridisciplinaire, compositeur, arrangeur, leader, professeur, George coiffait avec talent toutes ces casquettes à la fois. Mais, avant tout, c'était un Passionné. Les étudiants, collègues et amis qui ont eu la chance de le côtoyer ou de se lier d'amitié avec lui, se rappellent unanimement cet amour de la musique et du jazz en particulier. Cet attachement musical le guidait dans son quotidien et l'a aidé à se battre contre les longues années de maladie.

On relèvera également la présence forte de la notion de partage qu'il appliquait à son quotidien. Partager ses connaissances, mais aussi ses expériences et ses contacts. Il n'a d'ailleurs pas hésité à faire bénéficier notre institution et ses étudiants de son fameux carnet d'adresses qu'il s'est constitué durant ses 25 ans de carrière, notamment aux Etats-Unis où celle-ci a démarré en 1984 alors qu'il venait d'être diplômé d'un Master de la Manhattan School de New-York. Il était alors le premier musicien suisse à s'afficher avec les grands noms du jazz américain.

A côté d'une carrière extrêmement riche en représentations live et enregistrements – il est monté sur les scènes des plus grands festivals et a produit plus de 25 albums à son nom – cet éternel performeur a largement contribué en tant que directeur à la reconnaissance de l'enseignement du jazz, son objectif permanent, presque obsessionnel. La transmission de ses connaissances et de son savoir, voilà encore une valeur noble qui le caractérisait.

Le jazzman suisse, de renommée internationale qu'il était, avait notamment été cité par le *Jazz Times* comme l'auteur de l'un des cinq meilleurs albums de jazz en 1997. Il a également été récompensé du Prix de la Fondation Suisa pour la musique en 2003 et consacré Officier de l'Ordre des Arts et des Lettres en 2009 par la République française pour l'ensemble de sa carrière musicale, preuve de son intense rayonnement.

Membre du Conseil Suisse de la Musique, de l'International Association of Jazz Education et de l'International Association of Schools of Jazz, l'enseignement se basait pour lui sur l'apprentissage de la réappropriation des « standards », qui ne pouvait avoir de succès qu'en priorisant la pratique. Un exercice d'autant plus efficace qu'il se pratiquait au contact d'autres musiciens, souvent plus âgés, mais aussi de ceux de sa génération : « le plus important pour se faire connaître est de jouer », aimait-il à répéter.

Si l'on devait évoquer un seul souvenir de son aventure à l'HEMU, c'est sans nul doute ce somptueux concert avec son ami de longue date Michel Legrand, dirigeant ses plus belles musiques de

films avec l'Orchestre symphonique et le big band de l'HEMU (avec George Robert au sax !), devant une salle Métropole bondée. Même si George avait le regard porté vers l'avenir, il était indéniablement habité par une certaine nostalgie, celle qui a guidé ses goûts musicaux. Il avait par ailleurs une conscience très précise des fondements historiques du jazz et tenait en tout temps à leur rendre hommage. Lors de sa première hospitalisation, c'est l'intégrale des œuvres orchestrales de Debussy et Ravel qu'il avait demandé à ses collègues...

A l'heure où les musiques actuelles font leur entrée à l'HEMU, on peut se rappeler les mots toujours actuels que tenaient George, en 2006, à propos de la cohabitation de la musique classique et du jazz au sein de notre haute école : « Le musicien de demain se doit d'être polyvalent, il doit écouter beaucoup de musique, et des musiques différentes, il doit être ouvert et tolérant. Les préjugés basés sur l'ignorance n'ont plus leur place aujourd'hui. » Ces mots résonnent entre les murs du bâtiment de l'HEMU, au Flon, et laisseront entendre encore longtemps une musique douce et entraînante dans l'ensemble de notre institution. ■

« Les étudiants, collègues et amis, se rappellent unanimement cet amour de la musique et du jazz en particulier. »



« George Robert plays Michel Legrand »
Le dernier enregistrement de l'artiste, dédié à la musique de Michel Legrand, est paru le 18 mars 2016 sur le label Claves.

INSTANT D'ART ET DE VIE AVEC PASCAL AUBERSON

Nous avons évoqué en septembre le socle musico-poétique de la création imaginée par Pascal Auberson pour les 10 ans du jazz à l'HEMU en étroite collaboration sur plusieurs mois avec douze étudiants. Le 18 mars, nous sommes allés suivre une répétition dans l'atelier de l'artiste au Flon. Arrêt sur images, sur mots et sur sons.



Répétition productive dans l'atelier de Pascal Auberson au Flon, à six semaines du spectacle qui aura lieu le 30 avril au BCV Concert Hall.



9h, quartier du Flon. A quelques mètres, les marteaux piqueurs s'acharnent sur l'un des derniers vestiges du quartier historique alternatif. Au numéro 7 de la rue des Côtes-de-Montbenon, on se sent de plus en plus comme sur un îlot miraculeusement épargné par le rouleau compresseur du temps. Comme un bouclier symbolique face au bruit des machines : la voix puissante de la création musicale. Résistance de l'esprit. Résistance de la vie face au temps – ce temps qui emporte les amis. Ce vendredi 18 mars, jour de répétition pour Pascal Auberson et ses douze étudiants, à six semaines du spectacle, plane sur la cuisine de l'artiste le souvenir de deux grands musiciens disparus coup sur coup : « l'ami » Léon Francioli, le 9, et le directeur du département jazz de l'HEMU, George Robert, le 14, qu'Auberson avoue n'avoir pas eu le temps de vraiment connaître. « Lui dédié ce projet est l'évidence même. Il y a tellement cru qu'il a fini par m'y faire croire, moi qui n'avais absolument aucune envie d'être professeur. »

Un parmi les autres autour de la table, Pascal Auberson semble avoir fait cela toute sa vie. Il faut dire qu'il n'y a pas trop besoin de forcer le destin : les douze étudiants prennent dans ses yeux la forme de partenaires « ordinaires », d'instrumentistes à qui l'on n'a plus besoin de tout dire pour que la musique prenne son envol et vous emporte. Le respect va dans les deux sens et il est source d'une énergie communicative. Une énergie qui prend certes ses aises pour s'épanouir pleinement : on est dans le temps long du jazz et de ses progressions qui peuvent facilement dépasser les dix minutes ; on est dans le temps de la création aussi, qui a besoin d'espace pour donner le meilleur d'elle-même. L'échange du début autour d'un verre de jus de gingembre maison

peut sembler de la nonchalance : il fait en réalité déjà partie de la musique. De même que les propos de Pascal Auberson avec son timbre hypnotique, même lorsqu'il évoque la présence ce jour-là des caméras de la RTS, en repérage avant un passage au 12:45. L'occasion de rappeler aux jeunes pros que la communication est incontournable aujourd'hui si l'on souhaite trouver son public.

Ils s'appellent Félix, Samuel, Cyril, Mirko, Solal, Yann, Kevin, Mark, Lukas, Romain, Micaël et Sonja, unique fille parmi les « douze apôtres »... qui fait se demander à Auberson : « et si Dieu était une femme ? ». Ils entrent progressivement dans la danse, rythme répétitif d'abord, puis les instruments les uns après les autres. Cuisine oblige, l'épure sonore n'a pas grand-chose à voir avec ce qui naîtra réellement sur la scène du BCV Concert Hall le 30 avril, c'est le geste musical qui compte et cet habillage ascétique permet une intéressante mise à nu des personnalités. Les premiers instants sont les plus frappants, tout le monde est encore autour de la table, avec ses deux poings frappeurs pour seul instrument : douze paires de poings, douze attitudes corporelles, douze manières de vivre le rythme et bientôt le son... Douze plus un : Pascal Auberson fait pleinement partie du mouvement, même si subtilement c'est lui qui l'anime et le dirige. *Primus inter pares* à l'image du *maestro al cembalo* baroque, qui troque ici le clavecin pour le piano et le geste du chef par la voix jubilatoire de l'entraîneur. A quelques mètres de là trône le buste de son père Jean-Marie, qui était l'un des meilleurs chefs classiques de sa génération : même si ce n'est sans doute là que l'expression du hasard logistique, il n'est pas interdit d'y voir un signe... [AS] ■

Midi-concert donné le 9 décembre 2015 par le pianiste Christian Favre, le violoncelliste Patrick Demenga et la violoniste Denitsa Kazakova.



D'ALOÏS FORNEROD À CHRISTIAN FAVRE, LA BELLE LIGNÉE DES INTERPRÈTES-PÉDAGOGUES-CRÉATEURS

Début décembre 2015, l'année du double anniversaire Fornerod a connu son apothéose, avec l'interprétation au Flon de son *Concerto pour piano* (dans une lecture très inspirée d'Oxana Shevchenko sous la direction du « spécialiste » Emmanuel Siffert), suivi d'un Midi-concert dédié à ses *Sonates pour violon et violoncelle*. Sous la houlette de Christian Favre, celui-ci voyait également la lecture de deux très belles pages du professeur de piano avec la complicité de Denitsa Kazakova et Patrick Demenga.

Rarement la musique d'Aloÿs Fornerod aura connu pareil rayonnement, sinon peut-être de son vivant. Personnage discret aux multiples talents, le compositeur vaudois occupait certes une place importante dans l'univers musical romand – comme professeur et journaliste, puis à la fin de sa vie comme directeur du Conservatoire de Fribourg –, mais il avait tendance à minimiser son legs créatif. Profitant de l'opportunité offerte par un double anniversaire en 2015 – 125 ans de sa naissance et 50 ans de sa disparition –, une poignée de mélomanes appuyés par son fils Pierre porteur de la « bénédiction » familiale, ont décidé de faire mentir cette modestie excessive et ils y sont parvenus avec panache ! Au-delà du lancement d'un site internet (www.aloys-fornerod.ch) destiné à répertorier les partitions et le matériel enregistré – dans le but de faire mieux connaître et donc jouer cette musique –, plusieurs concerts ont été mis sur pied. L'HEMU y a joué un rôle moteur, saisissant l'occasion à la fois d'honorer la mémoire d'un illustre professeur actif sur deux de ses sites actuels et de donner à entendre une musique rare, miroir d'une époque de grande remise en question identitaire pour les créateurs de Suisse romande.

Après une première série de concerts début février dédiés à l'œuvre vocale de Fornerod, le mois de décembre 2015 voyait évoqués deux pans essentiels de sa musique instrumentale : l'orchestre et le répertoire de chambre. Le 5 décembre, l'Orchestre de l'HEMU avait rendez-vous au BCV Concert Hall avec l'un des ambassadeurs les plus actifs du compositeur vaudois, le chef Emmanuel Siffert, pour mettre en vibration son *Prométhée enchaîné* et son superbe *Concerto pour piano*, créé en 1944 par Jacqueline Blancard et l'Orchestre de Chambre de Lausanne dirigé par Victor Desarzens. Le courant passe idéalement, dopé par une prestation magistrale de la pianiste Oxana Shevchenko, fraîchement sortie de la classe de Jean-François Antonioli avec un Master de soliste, qui traverse l'œuvre par cœur !

Les applaudissements sont nourris et l'émotion à son comble lorsque les interprètes découvrent que dans la salle se trouvent réunies plusieurs générations de descendants du compositeur dont certaines ont fait spécialement le voyage depuis la France. Ou quand l'histoire se mêle au bal des notes pour rappeler que derrière chaque partition se cachent un visage et une

trajectoire pas toujours aussi abstraits et éloignés qu'on veut le croire... Une histoire qui est appelée à se prolonger sur le site Internet précité et sur un disque à sortir cet automne sous le label Claves en partenariat avec l'autre cheville ouvrière de cette année anniversaire, la Radio Télévision Suisse (RTS). Celle-ci a eu la bonne idée de placer ses micros lors de ce concert mais aussi en l'église Saint-François le 7 février 2015 à la première session vocale dirigée par Jean-Pierre Chollet : un « live » 100% HEMU qui porte haut les couleurs de Fornerod, mais également de l'institution.

Restait la musique de chambre, et là l'émotion prenait une couleur encore plus intense, immédiate, de par la présence sur scène d'un autre créateur, bien vivant celui-ci : Christian Favre. Pour son hommage à Fornerod présenté au Conservatoire de Lausanne le 9 décembre 2015 dans le cadre des Midi-concerts, le pianiste avait convié le violoncelliste Patrick Demenga et la violoniste Denitsa Kazakova, qui allaient servir dans la foulée sa propre musique, dans la plus pure

tradition de l'« interprète-pédagogue-créateur » rappelée en début de concert par le directeur général Hervé Klopfenstein.

On sent d'emblée que Christian Favre est en terrain familier chez Fornerod : il a joué son *Concerto* sous la direction de Jesús López Cobos et gravé chez Cascavelle, en 2000, plusieurs pages de musique de chambre. Ses partenaires ne sont pas en reste, donnant des lectures très inspirées des *Sonates pour violon et violoncelle*. Mais c'est dans les deux opus de leur collègue qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes : des pages qui, sans s'inscrire dans une véritable continuité, partagent avec Fornerod une grande générosité expressive. Une langue originale avec en basse continue quelques touches d'impressionnisme et une bonne dose de lyrisme, qui dans la *Chaconne pour violoncelle* se conjugue à une expressivité de tous les instants et dans la *Fantaisie pour violon* prend des accents plus méditatifs – une vaste cantilène que Denitsa Kazakova survole en laissant la partition... au placard ! [As] ■





Complicité entre les musiciens de l'HEMU et de l'OCL dans les coulisses de la salle Métropole.

TOUS UNIS POUR UN NOUVEAU MONDE

Une fois de plus, l'affiche annuelle OCL-HEMU a tenu toutes ses promesses. Le 20 décembre 2015 à la Salle Métropole, les deux phalanges avaient rendez-vous avec Schubert et Dvorak sous la baguette ultra précise de Jukka-Pekka Saraste. Epure de haut vol captée par les micros de la RTS et regards complices volés par notre objectif !

Jusqu'ici, pour témoigner de la bonne santé du partenariat entre l'HEMU et l'Orchestre de Chambre de Lausanne, nous convoquions à la barre la liste de plus en plus fournie des œuvres portées en commun à la scène et des chefs qui se sont laissés convaincre par l'exercice. Aujourd'hui, nous renvoyons le lecteur aux photographies immortalisant le dernier événement de la série, le 20 décembre 2015 à la Salle Métropole sous le haut patronage du chef Jukka-Pekka Saraste : pas celles du concert en lui-même, mais les prises réalisées juste avant le coup de baguette, entre les coulisses et le fauteuil d'orchestre, donnant à voir une complicité entre les membres des deux phalanges qui n'a pas besoin du son pour convaincre. Le regard bienveillant et sans aucune condescendance du grand professionnel qui dans l'enthousiasme de l'étudiant se revoit à son âge, et dans l'autre sens un mélange vibrant entre appréhension de ne pas être à la hauteur et envie irrésistible de ne pas perdre une miette de ces instants d'apprentissage grandeur nature. Par-delà la langue, l'âge, la culture et la couleur de peau.

Dans la salle : un public conquis, composé en bonne partie d'abonnés de l'OCL, qui semblent avoir intégré dans leurs habitudes ce rendez-vous désormais « traditionnel », ravis sans doute de pouvoir flirter l'espace d'une soirée avec la générosité sonore du grand répertoire symphonique. Sur les lutrins : un programme « royal », avec en première partie

de larges extraits de la musique de scène pour *Rosamunde* de Schubert – pages aussi rares que lumineuses qui viennent compléter la connaissance très lacunaire de cette œuvre : des mesures toujours aussi belles mais qui prennent là une dimension supplémentaire –, puis un caviar du nom de *Symphonie du Nouveau Monde*. L'ultime opus symphonique de Dvorak a tout pour lui, il est une sorte de concentré de tous les climats, de toutes les couleurs, de toutes les émotions qui peuvent naître d'une phalange philharmonique : un festin pour l'auditeur comme pour l'interprète... et ça se voit ! Des violons aux contrebasses, des cors aux clarinettes, en passant par les timbales et les trompettes, chacun en a pour son compte, du « pied » collectif à l'extase solistique.

Vu de l'HEMU, on ne peut s'empêcher d'avoir une tendresse particulière pour le sublime solo de cor anglais puisque celui-ci est assuré par Barbara Stegemann, une étudiante de la maison récemment titularisée : à elle seule tout un symbole de cette belle aventure qui ne cesse de nous éblouir. Et on allait presque oublier l'homme sur le podium : un Jukka-Pekka Saraste plus précis que jamais, véritable école vivante de la baguette et magnifique nom à épingle à son vert CV lorsque l'on est au seuil de la carrière ! [AS] ■

LA RÉVÉLATION LACHENMANN

Du 1^{er} au 3 février 2016, le compositeur Helmut Lachenmann était au BCV Concert Hall à Lausanne pour travailler ses vertigineux « Concertini » avec les étudiants de l'HEMU et de la HEM-Genève ainsi qu'avec les instrumentistes du Lemanic Modern Ensemble, dans l'optique de leur présentation en concert mi-mars au Festival Archipel de Genève et dans la saison de la SMC Lausanne sous la direction de William Blank. Une rencontre exceptionnelle, à l'enseigne des conférences-ateliers, lien entre théorie et pratique musicale, facilitée par l'intercession lumineuse de Philippe Albèra.

C'est un moment privilégié que de pouvoir approcher une légende vivante de la musique, mais il y a également quelque chose d'intimidant dans cette soudaine proximité : l'aura va-t-elle résister à la réalité physique du contact, et surtout aux mots qui sortiront de sa bouche ? Dans le cas de Helmut Lachenmann, les photographies officielles distillent une image sombre, tourmentée, l'image « type » du fils de pasteur allemand portant aujourd'hui encore la croix de la fureur guerrière du peuple de ses pères : on craint un discours à cette image, voire une absence de discours... Mais dès son arrivée au BCV Concert Hall, l'homme fascine, séduit, pour autant que l'on veuille bien tendre l'oreille. Il parle un excellent français, et ses yeux sombres rapidement s'animent

d'une lueur bienveillante, il cherche le contact avec le large parterre d'étudiants, professeurs et mélomanes accourus au Flon ce 1^{er} février 2016 à la lecture de son nom, sans pour autant adopter le ton (et encore moins la posture) péremptoire du militantisme.

Ce premier rendez-vous autour des *Bagatelles* pour quatuor à cordes op. 9 de Webern a quelque chose de mystérieux, et laisserait presque un arrière-goût d'inachevé. Ecouter un maître évoquer la musique d'un illustre prédécesseur est certes en soi un événement, l'impression de palper le fil d'Ariane de la transmission. Mais les mots lapidaires collés par Helmut Lachenmann sur les courts extraits jaillis du jeune quatuor préparé par William Blank avaient



Conférence-atelier autour de *Concertini* de Helmut Lachenmann au BCV Concert Hall du 1^{er} au 3 février 2016.

« Se jeter dans la gueule du lion de l'orchestre vivant, là où vibre une véritable attente philharmonique. »

Helmut Lachenmann

quelque chose d'énigmatique, voire de franchement déroutant par leur caractère débridé. On se dit en sortant que l'on en saura davantage le lendemain, lorsque tous ces instruments qui l'entourent sur la scène dédoublée du BCV Concert Hall se mettront à vibrer sous les doigts des étudiants de l'HEMU et de la HEM-Genève ainsi que des musiciens du Lemanic Modern Ensemble, unis autour de cette partition aussi rare qu'exceptionnelle des *Concertini* que leur chef William Blank a choisi de les voir affronter.

Et en effet, comme un grand vin qui ne se dévoile pleinement qu'après une lente décantation et qui en bouche n'abat ses cartes que progressivement, les jaillissements de cette œuvre hors norme font ressurgir ces petites phrases de la veille et les habillent soudain d'une logique insoupçonnée, balayant la perplexité au profit du soleil délicieux de la révélation. Mais il faut dire que dans l'intervalle un autre grand homme est passé par là, Philippe Albèra, musicologue et professeur d'histoire de la musique dans les deux hautes écoles, qui n'a pas son pareil pour rendre limpides les idées les plus complexes. Dans l'impressionnante réflexion autour de la vie et l'œuvre de Lachenmann qu'il livre avant l'interprétation commentée des *Concertini*, il ne se limite pas à situer le travail du musicien dans le contexte général de la création contemporaine : il élargit le propos à la place de l'artiste dans la société d'aujourd'hui, à ce pacte en danger entre l'art et la vérité « qui interdit d'employer le langage des héros pour évoquer les victimes », à l'importance de trouver un nouvel angle d'écoute pour décoder les musiques qui découlent de ce nouveau paradigme, à ces œuvres sans concessions qui comme les *Concertini* assument de ne pas être (a priori) un vecteur de plaisir mais un support de pensée, un dépassement du langage plutôt qu'une représentation.

Fondamentalement pionnière, ou plutôt unique et résolument personnelle, l'œuvre de Helmut Lachenmann évoque en cela celle de son compatriote Wolfgang Rihm, qui était à Lausanne quelques mois plus tôt dans le cadre des mêmes

conférences-ateliers mises sur pied par Béatrice Zawodnik. On s'en convainc à la lecture du *Cahier des Ateliers contemporains n° 15* que lui consacre le même Philippe Albèra. Mais ce 2 février 2016 dans la vallée du Flon, elle revêtait toutefois une épaisseur supplémentaire : une dimension humaine jaillie d'un Helmut Lachenmann visiblement touché par l'exposé du professeur. « J'aime entendre mon ami Philippe car il m'apprend des choses sur moi-même ! » Et de rappeler les fondamentaux : « Composer, c'est réfléchir la musique, raison pour laquelle j'ai dirigé mes jeunes pas vers Donaueschingen. J'avais auparavant, durant la guerre, fait l'expérience terrifiante de la musique comme vecteur de magie collective. C'était à la radio, je devais avoir sept ans, le ministre de la propagande Joseph Goebbels exhortait les familles à se bomber de fierté face au sacrifice de leurs fils à Stalingrad pour la grandeur de l'Allemagne. Après quoi a retenti la *Cinquième symphonie* de Beethoven et j'en ai été totalement paralysé, prêt à aller me battre à mon tour, alors qu'un de mes frères s'était déjà fait tuer... Je tremble encore à l'idée d'avoir pu succomber à un sentiment pareillement irrationnel ! C'est sans doute pour cela que je place la réflexion si haut dans mon appréhension de l'acte créatif : ma musique doit être le reflet de mon propre esprit et non une variation sur celui d'un autre, d'une tradition, le résultat de la quête de ce « *viola in my life* » qu'a mis en mots et en musique Morton Feldman. »

On sent l'émotion monter dans la salle : l'histoire en marche, sous nos yeux, dans nos oreilles, droit dans nos cœurs. Suit l'évocation de Darmstadt, conséquence « logique » de ce refus des cadres préétablis : la saine irritation de l'enfant des années Stravinski et Bartók face aux coups de massue de Boulez et Stockhausen. Deux solutions face à la perplexité : le refus – choisi par une majorité du public – ou l'action, entendez la recherche d'une voie propre. Le déclic vient de la rencontre avec Luigi Nono, qui contrairement aux « révolutionnaires » de l'époque ne fait pas *tabula rasa* du passé mais s'empare de certaines de ses qualités comme l'expressivité pour les détourner à son profit : une démarche beaucoup plus audacieuse, beaucoup plus « anti-bourgeoise »



L'Ensemble Contemporain des Hautes Ecoles de Musique de Suisse Romande dirigé par William Blank et Helmut Lachenmann.

aux yeux de Helmut Lachenmann, car elle interpelle au lieu de gifler. Là encore, le processus n'a rien d'une sinécure. « Nono a été très dur avec moi, il a clairement essayé de me détruire. Tout ce que je lui soumettais était taxé de « bourgeois ». Un trille ? « Vous n'êtes pas François Couperin ! » Une dissonance ? « Trop simple, c'est jouer le jeu des bourgeois qui n'aiment rien tant que la contradiction. » Et c'est ainsi que petit à petit, dans un pénible mais salutaire mouvement de résistance, j'ai fini par trouver ma propre « *music in my life*. »

Musique concrète ? Bruitisme ? « Oui, j'ai effectivement, comme beaucoup d'autres avant moi, pris des sons dans la vie quotidienne, mais par contre j'ai toujours refusé de les faire transiter par un enregistrement. L'électronique pour moi se résume au son d'une membrane : ce qui en résulte est au mieux intéressant, mais jamais n'atteindra le degré de danger qui est le mien lorsque je triture le mobilier bourgeois d'un violoncelle réduit à sa dimension d'objet. Je ne suis et ne serai jamais un « noise maker » : l'expression pour moi est beaucoup trop importante et je me sens en cela beaucoup plus proche d'un Joseph Haydn... à la différence près que mon énergie n'est pas mise au service de l'articulation d'une musique tonale ! ».

Mais pas Mozart... « qui évite le son sale pour embrasser la pureté, alors que chez moi au contraire cette pureté naît justement d'un terreau indompté : la beauté n'est-elle pas infinie ? »

C'est dans cette même perspective que Helmut Lachenmann se prive volontairement du « paradis acoustique » du studio d'enregistrement pour se « jeter dans la gueule du lion de l'orchestre vivant, là où vibre une véritable attente philharmonique, là seul où l'idée de beauté peut espérer pouvoir être recréée ». Cet orchestre qui, ici à Lausanne, trépigne d'impatience à l'idée de confronter sa lecture « in progress » (c'est l'expression du chef William Blank) des *Concertini* avec celle du créateur, qui ne tient lui-même pas en place et se déplace d'un côté à l'autre de la scène avec l'imposante partition, tout entier dédié au processus interprétatif... on a presque envie de dire *créatif* ! Comme si l'on avait pris en fin de compte trop de précautions à l'introduire, à mille lieues des points d'interrogation du soir précédent, on se surprend presque à se laisser gagner par l'émotion naturelle du flot sonore, cette émotion brute et irrésistible caractéristique des grandes œuvres de musique, quelle que soit les composantes de leur langage. [AS] ■



CLASSIQUE ET HIP-HOP AU CORPS À CORPS

A la frontière des genres, au croisement des styles, « Steps on Strings » invite le spectateur au point de rencontre de deux univers musicaux bien distincts : le classique et le hip-hop. Mais alors que l'énoncé fait croire à un dialogue strict entre académie classique et street culture, la pièce se révèle plus complexe et dévoile une palette colorée qui se permet également quelques pirouettes de modern jazz sur fond d'électro, de folk et autres mélodies hybrides.

Salle comble au BCV Concert Hall de Lausanne pour la première de « Steps on Strings » en ce 6 février 2016. Les murmures impatients d'une foule hétéroclite s'élèvent dans une pénombre perturbée par les lumières multicolores de la console du DJ qui trône sur scène. Après une longue attente, l'entrée d'un quintette (piano, deux violons, alto et violoncelle) fait taire l'assemblée. L'ensemble de cordes entame les mouvements 3 et 4 du quintette opus 81 en LA majeur de Dvorak avec le sérieux que cela suppose. Et, alors que quelques danseurs traversent la scène nonchalamment, Claire-Marie Ricarte, danseuse classique, s'assoit aux pieds des platines. La jeune

femme, fait mine de s'échauffer et se déshabille pour apparaître dans un justaucorps de dentelles noires. Puis, elle commence à se mouvoir avec la grâce caractéristique des ballerines, virevoltant d'un bout à l'autre de l'estrade. Mais au moment où l'audience s'installe dans cette ambiance familière, la demoiselle se fait emporter dans l'ombre des coulisses pour faire place à Perlson, danseuse hip-hop de la compagnie « Wanted Posse ». Perlson s'approprie Dvorak avec assurance et démontre que le « popping » s'adapte parfaitement à la musique classique. Le projet se révèle.

Tout au long de la pièce, les tableaux se succèdent et les genres se mélangent. Les danseurs de « Wanted Posse » et Claire-Marie Ricarte mêlent leurs arts jusqu'à les confondre, dansant en couple, en groupe, ensemble ou en s'affrontant. A regret, les figures classiques trop rares, s'évanouissent au profit de la danse contemporaine, mais la technique est tout aussi aboutie. Les acrobaties des breakdancers enthousiasment le public et un numéro de claquette insolite, meublant une rotation de musiciens, fait tinter quelques rires d'enfants présents dans la salle. Au niveau des sonorités, le même schéma s'observe. Tour à tour des beats électro et hip-hop viennent apporter de la puissance aux cordes acoustiques. Parfois le mariage est forcé, presque brutal, d'autres, la symbiose est totale et l'oreille se plaît à reconnaître des sonorités proches de celles de l'artiste français Woodkid.

Woodkid ? Bruno Dias, jeune diplômé de la classe de Dagoberto Linhares à l'HEMU et créateur de la pièce, se sent flatté par la comparaison, mais avoue que ses influences se situent plutôt auprès des Scriabin, Rachmaninoff, Hans Zimmer, John Williams... et de la musique hip-hop en général. Cette pièce, il l'a conçue avec son ami et camarade de bachelor, Kamil Osmanov, pianiste classique, Shwan Askari DJ et producteur de musique électro, ainsi qu'avec le concours du chorégraphe Njagui Hagbe, l'un des membres fondateurs de « Wanted Posse ». Leur but : faire tomber les préjugés qui tiennent en joue classique et hip-hop.

Le plus impressionnant dans « Steps on Strings » est peut-être ce qui ne se voit pas. Bruno Dias a commencé à travailler sur cette fusion des mondes en octobre 2015 seulement. En quatre mois, dans le cadre de son master et à côté de sa vie professionnelle, le guitariste a mené son projet à bien. Un projet qu'il a imaginé comme une musique de film : « En avançant dans les milieux classique, hip-hop et pop, j'ai remarqué qu'énormément de gens se retrouvaient dans les musiques de films. C'est un style dont je me suis inspiré pour le spectacle, car j'ai l'impression que la musique créée pour l'image n'est pas victime de clichés, que dans les films on est au service de l'image et non du style de musique ».

Dans sa « bande originale », Bruno Dias a inséré quelques compositions personnelles qu'il interprète lui-même sur scène. Le genevois de 26 ans confie que l'improvisation et la liberté s'ajoutent également au casting. Comme par exemple, lorsque quatre jours avant la grande première, il décide d'intégrer une soprano au spectacle. Un pari réussi pour « Steps on Strings » qui, le temps d'une heure, désacralise la musique classique et dédramatise une culture hip-hop trop souvent réputée comme violente. [LR] ■



La compagnie de hip-hop « Wanted Posse » et un ensemble instrumental classique de l'HEMU réunis sur la scène du BCV Concert Hall le 6 février 2016.



MOZART RÉUNIT L'OCL ET LES VOCALISTES DE L'HEMU

Programme haut en couleurs et en contrastes pour le sixième Grand Concert de la saison 2015-2016 de l'Orchestre de Chambre de Lausanne donné les 29 février et 1^{er} mars 2016 à la salle Métropole. Après une première partie contemporaine avec l'œuvre *Mystère de l'instant* pour orchestre à cordes, *cymbalum* et *percussion* (1989) du compositeur Henri Dutilleux, le public enthousiaste a pu découvrir la *Messe en ut mineur KV 427* de Mozart portée par les Vocalistes de l'HEMU sous la baguette du maestro Bertrand de Billy, principal chef invité de la phalange lausannoise.

C'est *Le roi David* d'Arthur Honneger, donné en ouverture de la saison de concerts « Le Flon autrement » par les Vocalistes et l'Orchestre de l'HEMU en novembre 2014, qui est à l'origine de cette collaboration inédite entre l'OCL et les Vocalistes de l'HEMU. Suite à ce concert, Bertrand de Billy a en effet tenu à inviter l'ensemble à se produire durant la prochaine saison de concert de l'orchestre. Constitué d'étudiants chanteurs en provenance des sites de Fribourg et de Lausanne, les Vocalistes de l'HEMU ont ainsi magnifiquement relevé le défi en proposant une magnifique lecture de la « Grande » *Messe en ut mineur* de Mozart, bien éloignée des interprétations axées sur le monumental et l'excès. Car si la Suisse romande revendique une grande tradition chorale, rares sont les ensembles formés exclusivement de voix professionnelles. Cette collaboration a ainsi, d'une part offert la possibilité aux étudiants de l'HEMU de se confronter à la réalité d'un travail professionnel, et d'autre part, permis à l'OCL d'inscrire un projet d'oratorio dans sa programmation 2015-2016. Aussi, des choristes, préparés par Jean-Claude Fasel, dont on relèvera le formidable travail de préparation vocale, aux choix des solistes, sans oublier un orchestre précis et expressif : tout était mis en œuvre afin de créer un ensemble

parfaitement équilibré au service de ce sommet de la musique sacrée mozartienne. Entreprise à la fin de l'année 1782 l'œuvre demeure, pour des raisons fort mystérieuses, inachevée, à l'instar du *Requiem* – il manque, en effet, toute la partie du *Credo* qui suit l'air « Et incarnatus est » ; l'*Agnus Dei* est également absent et le *Sanctus* a été en partie perdu.

Grave et solennel, le chœur ouvre la seconde partie de ce concert avec le poignant *Kyrie en ut mineur*, avant l'entrée lumineuse de la soprano suédoise Maria Bengtsson, dont le timbre se mêle à merveille à celui d'Aurélie Jarjaye dans le « Domine Deus », fantastique duo des deux soprani soli. C'est d'ailleurs une réelle joie de retrouver la soprano Aurélie Jarjaye – diplômée de l'HEMU en 2015 avec un Master de Concert effectué dans la classe d'Hiroko Kawamichi – qui a saisi la chance de prendre part à ce projet professionnel grâce à une audition proposée par Bertrand de Billy, prouvant ainsi que, malgré sa jeune carrière, elle supportait parfaitement la comparaison avec trois solistes d'envergure internationale. Les solistes hommes ne sont quant à eux pas en reste, car même s'ils chantent peu, le ténor Jun-Sang Han et la basse Thomas Faulkner confirment un casting impeccable. Le *Credo* permet à l'orchestre de s'affirmer avec



Les Vocalistes de l'HEMU sur la scène du Métropole dans le cadre des Grands Concerts de l'OCL.

véhémence dans un fabuleux dialogue avec le chœur, avant l'intimité de l'échange entre la voix cristalline de Maria Bengtsson et le contrepoint de la flûte, du hautbois et du basson dans le « Et incarnatus est ».

Pour conclure la *Messe*, le solennel *Sanctus* nous saisit d'un sentiment de faste sans pareil : véritable explosion de joie exprimée, notamment, par le dédoublement du chœur, le « Sanctus » suivi de la fugue « Hosanna » forment le diptyque final de cette ultime partie. Ces passages à double chœur témoignent de la recherche qui a été entreprise dans le mélange des différents timbres de voix grâce, notamment, aux conseils avisés de Todd Camburn, responsable du département vocal de l'HEMU, qui a su guider Jean-Claude Fasel afin de garantir un résultat sonore pleinement homogène à l'intérieur même du chœur. C'est bien là que s'exprime la pertinence du travail du préparateur vocal, car, comme le souligne Jean-Claude Fasel, il s'agit d'anticiper les attentes du chef d'orchestre en développant un chœur le plus souple et le plus modulable possible. Le dernier mot revient au « Benedictus » qui, après le quatuor des solistes, voit le retour du double chœur du « Hosanna » qui referme ce concert de manière jubilatoire et grandiose. [EF] ■

« Les passages à double chœur témoignent de la recherche entreprise dans le mélange des différents timbres de voix. »

LE TITAN DOMPTÉ

Dimanche 6 mars 2016 à la Salle Métropole, l'Orchestre de l'HEMU affrontait la *Première Symphonie* de Gustav Mahler, invité des Dominicales de l'Orchestre de Chambre de Lausanne. Face à une salle quasi pleine, les jeunes instrumentistes n'ont pas tremblé mais mis toutes leurs tripes pour atteindre le sommet vertigineux. Mention spéciale pour le guide de l'expédition : Hervé Klopfenstein n'a pas fait que montrer le chemin, il a *inspiré* ses troupes à l'aide d'une baguette tout à la fois souple et ferme. Et à la clé également : une plongée dans les méandres de l'œuvre pour plus de 260 élèves des classes de solfège du Conservatoire de Lausanne, littéralement conquis à la sortie du concert.

Mahler à l'affiche de la Salle Métropole sous la direction de Hervé Klopfenstein, et c'est le souvenir de cette incroyable *Cinquième* qui refait surface, il y a exactement dix ans, entre les mêmes murs et sous la même baguette : une aventure immortalisée sur CD qui voyait l'union des étudiants de quatre conservatoires romands – Lausanne, Fribourg, Sion et Neuchâtel. On mesure aujourd'hui le chemin parcouru. Pas que le niveau ait forcément pris l'ascenseur – il était déjà très haut ce 6 décembre 2006 –, mais l'HEMU, avec les forces réunies de ses trois sites, donne l'impression de ne connaître plus de limites dans ses rêves orchestraux, et c'est tout bénéfique pour des étudiants qui n'auraient sans doute pas imaginé, en poussant sa porte, se voir offrir pareille opportunité : l'ascension grande nature d'un des sommets de la littérature symphonique.

La vision est impressionnante : le plateau entier du Métropole investi par les jeunes professionnels, faisant face à une salle quasi pleine elle aussi, baignée par l'atmosphère bon enfant qui caractérise les Dominicales de l'Orchestre de Chambre de Lausanne. Parents, enfants, étudiants, grands-parents, abonnés ou mélomanes de passage, tous attendent avec impatience l'avènement du « Titan ». Hervé Klopfenstein gagne son pupitre d'un pas décidé : quel regard porte-t-il à cet instant sur cette centaine de musiciens, celui du directeur de haute école qui connaît dans le détail chacune de leurs trajectoires, ou celui du chef passionné qui se réjouit d'autant plus de partir à l'assaut de la montagne Mahler que les rendez-vous avec la baguette sont devenus rares du fait de cette lourde responsabilité académique ?

Le geste n'a rien perdu de sa précision, ni le corps de son influx : avant même que ne résonnent les premières notes, le chef installe le climat, et Dieu sait si cette dimension est importante chez Mahler, constitutive du discours. Le Viennois s'est toujours défendu d'avoir puisé l'inspiration de cette *Première Symphonie* chez Jean Paul, mais l'ombre de l'écrivain chéri des Romantiques allemands est omniprésente et la postérité ne s'y est pas trompée en lui conservant le titre de « Titan » utilisé lors des premières exécutions, emprunté à l'un de ses romans. Jean Paul, c'était pour Novalis l'homme qui mettait « en poésie des improvisations musicales », et l'on retrouve avec force cette double dimension dans l'œuvre que Mahler définit d'abord comme un « poème symphonique » : la poésie dans l'évocation subtile d'innombrables climats, émotions ou paysages ; l'improvisation avec cette manière si particulière d'installer l'auditeur dans un monde pour l'en extraire aussi rapidement, distillant une impression de fraîcheur et de spontanéité qui cachent en fait une construction ultra solide.

C'est là le plus grand défi pour le chef : réussir à tenir la bride de ses troupes d'un bout à l'autre de l'ascension tout en donnant l'impression d'être le jouet d'un vent vif et imprévisible. Hervé Klopfenstein y parvient à merveille, avec ce mélange de précision et de souplesse que l'orchestre semble lire sans la moindre hésitation. Les cordes, en particulier, livrent une épure d'une belle homogénéité, tandis que les vents affrontent leurs parties solistes avec bravoure... à défaut d'être au-dessus de tout soupçon. Là est tout l'intérêt de l'exercice : affronter en conditions réelles une exposition fugace, intense et sans filet, et réussir

en même temps le difficile mariage des pupitres au sein d'un ensemble de solistes qui constitue un véritable « orchestre dans l'orchestre ». Le public se régale, applaudit abondamment et se réjouit déjà du prochain sommet.

Parmi ce public, 260 musiciens en herbe qui ne sont pas là tout à fait par hasard : issus des niveaux les plus élevés des classes de solfège du Conservatoire de Lausanne (6 à 8, soit les dernières années avant le certificat), ils vivent l'aboutissement d'une magnifique plongée dans les coulisses de l'œuvre – des coulisses pas uniquement théoriques, comme nous l'explique le doyen Angelo Lombardo. « Cela fait plusieurs années que nous offrons ce complément vivant à l'acquisition des bases théoriques de la musique. Pour mes collègues et moi-même, les travaux préparatoires s'apparentent à une sorte de formation continue, tandis que pour les élèves, c'est l'opportunité d'aller plus loin que l'analyse historique et structurelle habituelle en découvrant de l'intérieur comment se construit l'interprétation d'une telle partition. »

A l'image de ce qui s'était fait fin 2014 avec la *Douzième Symphonie* de Chostakovitch, les élèves ont à nouveau pu se glisser dans les répétitions et discuter avec le chef Hervé Klopfenstein. « Cela s'est passé le vendredi avant le concert, poursuit Angelo Lombardo, les musiciens étaient fatigués, il les a laissé partir et a rassemblé autour de lui la quarantaine d'élèves présents. Ils ont échangé pendant près d'une heure : un moment rare qui a sans doute donné un supplément de saveur à l'apothéose du concert. » Si le suivi des répétitions est facultatif car prenant place durant le temps scolaire, le concert, lui, est obligatoire, et ce jour-là seuls trois élèves manquaient à l'appel ! Une nouvelle réussite qui encourage les professeurs de solfège à poursuivre dans cette voie, d'autant que les collaborations ne se limitent pas à la seule sphère de l'HEMU, mais alternent, en fonction du répertoire, avec les saisons de l'Orchestre de Chambre de Lausanne, de l'Orchestre de la Suisse Romande ou de l'Opéra de Lausanne. [AS] ■



L'Orchestre de l'HEMU, mené par la baguette de Hervé Klopfenstein, interprète la *Première Symphonie* de Gustav Mahler dans le cadre des Dominicales de l'OCL au Métropole le 6 mars 2016.

Le Roi Arthur m'était conté

C'est un public nombreux qui se pressait devant les marches de l'Eglise Saint-Laurent les 18 et 21 février 2016 afin d'assister au semi-opéra de Purcell, *Le Roi Arthur*. Sous la direction de Philippe Huttenlocher l'œuvre était présentée dans sa version de concert par les Vocalistes du Conservatoire de Lausanne accompagnés par un ensemble instrumental de l'HEMU.



Né d'un partenariat entre le Conservatoire de Lausanne et l'Espace culturel des Terreaux, ce projet témoigne d'une belle collaboration artistique. Relevons tout d'abord l'admirable prestation des chanteurs, chœur et solistes, préparés par Stéphanie Burkhard, qui ont su dévoiler une version intime et convaincante de la fabuleuse épopée du Roi Arthur. Tous les membres des Vocalistes, âgés de 13 à 24 ans, suivent, en effet, un enseignement de chant et de solfège au Conservatoire de Lausanne, mais c'est leur passion commune de l'art vocal doublée d'un investissement personnel important qui garanti un résultat de cette qualité. Confirmant cet engagement vocal de chaque instant – presque tous les chanteurs sont solistes tour à tour et interprètent un ou plusieurs personnages de l'opéra –, les Vocalistes ne sont que quatre ou cinq par registre et leurs voix, pures et sans vibrato, contribuent à un résultat parfaitement homogène. L'ensemble instrumental composé de musiciens de l'HEMU, dont la formation était enrichie pour l'occasion d'un luth, semblait également très à son aise dans ce répertoire baroque ô combien délicat. Démontrant ainsi le chemin parcouru dans la culture sonore des étudiants, amenés à jouer un répertoire au contexte historique particulier, Philippe Huttenlocher est parvenu à développer des sonorités propres à ce style de musique tout en ayant des instruments modernes à sa disposition. Et afin de mettre en lumière le propos musical, les différents numéros étaient entrecoupés par d'heureux intermèdes récités par le comédien et dramaturge Jean Chollet - qui n'est autre que le directeur de l'Espace culturel des Terreaux.

Par son haut niveau d'exigence et la qualité artistique de ses productions, les Vocalistes ont su faire naître plusieurs vocations : jeunes adolescents au moment de la création de l'ensemble en 2008, certains chanteurs suivent aujourd'hui un cursus pré-Hem ou ont intégré les classes de chant de la Haute Ecole de Musique de Lausanne ; nul doute que de grands projets sont encore à attendre pour les années futures ! Mais retour à la musique avec une immersion au cœur des légendes parmi les plus fameuses du Royaume d'Angleterre alors que la nuit tombe doucement sur l'église qui, partiellement illuminée par de grands chandeliers muraux, revêt les contours d'une veillée de conte médiéval, chacun se délectant alors des aventures fantastiques de l'enchanteur Merlin, du Génie du froid et du Roi Arthur. [EF] ■



« Par son haut niveau d'exigence, les Vocalistes du Conservatoire de Lausanne ont su faire naître plusieurs vocations. »



Une interprétation de la version concert du semi-opéra *Le Roi Arthur* par les Vocalistes du Conservatoire de Lausanne dirigés par Philippe Huttenlocher.

Viens rêver ta flûte enchantée !

Début décembre à Cossonay et au Collège des Bergières à Lausanne, les chanteurs et instrumentistes du Conservatoire de Lausanne et de l'HEMU livraient une lecture éblouissante du chef-d'œuvre de Mozart revisité par Christophe Balissat. Mention spéciale pour la narration d'Oscar Saarbach, qui porte littéralement le spectacle dans une double posture virtuose d'acteur et de médiateur.

Tout est né d'un hasard de casting. En juin 2015, une poignée de jeunes solistes de la Maîtrise du Conservatoire de Lausanne préparés par Stephanie Burkhard sont sur le pont à l'Opéra de Lausanne pour camper les Drei Knaben de *La Flûte enchantée* de Mozart. Un défi que relève l'institution depuis de nombreuses années et qui se solde à nouveau par un sans faute. Seulement voilà : pendant que les Knaben de la première distribution brillent sous le feu des projecteurs du Théâtre municipal, leurs trois camarades de la « réserve » rongent leur frein en coulisses. C'est pour eux, qui ont travaillé dur cette partition sans avoir l'opportunité de le montrer sur scène, qu'a été décidé de monter dans la foulée une « Petite Flûte enchantée », en profitant de l'occasion pour offrir un beau spectacle. Les représentations sont fixées au 5 décembre 2015 au Théâtre du Pré-aux-Moines de Cossonay (en collaboration avec l'Ecole de musique de l'infatigable Marie-Thérèse Leuenberger – institution qui fête cette année en grande pompe son 40^e anniversaire) et au 17 décembre à l'Aula du Collège des Bergières à Lausanne, et la mise en scène est confiée à Christophe Balissat.



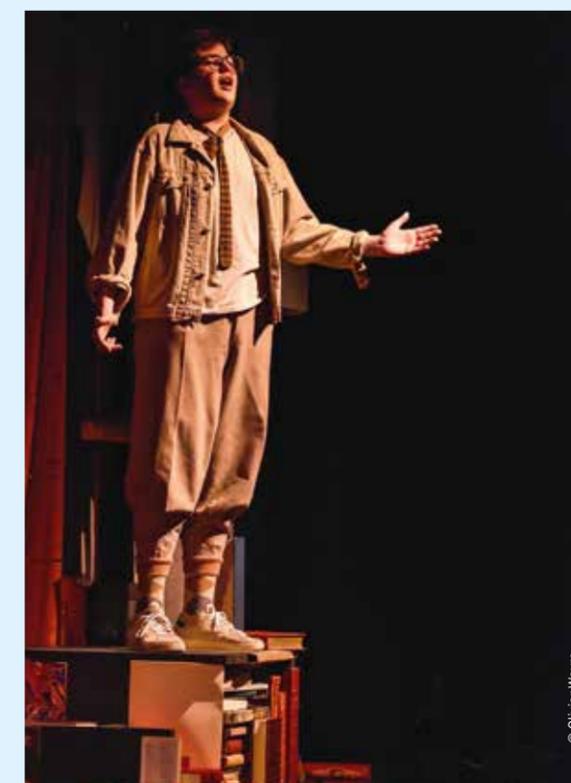
« Il n'existe pas de version officielle de la Petite Flûte, mais plutôt une forme de tradition, confie l'homme de théâtre. La liberté dramatique est par conséquent totale. Cela m'a permis d'articuler la narration non pas autour de Papageno, comme cela se fait habituellement, mais autour de la voix bien d'aujourd'hui de l'un des chanteurs... qui dans l'intervalle a mué ! » Christophe Balissat nous l'annonçait dans ces pages en début de saison : Oscar Saarbach – c'est son nom – « possède en lui cette capacité à raconter ». Mais on était loin de s'attendre à une telle révélation ! L'adolescent est un véritable animateur né : diction impeccable, présence sur scène, zeste d'humour habilement dosé... Il porte littéralement le spectacle dans une double posture virtuose d'acteur et de médiateur. Un spectacle qui tient globalement toutes ses promesses, tant par la qualité de la prestation artistique que par l'ingéniosité de la mise en scène et de la dramaturgie. En raison du public cible, celle-ci exploite surtout la dimension enfantine de la *Flûte*, incarnée par Papageno et le dragon, passant plus rapidement sur les évocations symboliques qui jalonnent l'ouvrage : un parti pris qui fait mouche même chez les « grands »... qui se voient offrir une séance de rattrapage bienvenue – même s'ils n'osent pas (se) l'avouer !



« Il n'existe pas de version officielle de la « Petite Flûte », mais plutôt une forme de tradition. »

Christophe Balissat

Parmi les autres points forts : une excellente distribution mixte Conservatoire de Lausanne – HEMU, avec notamment des ensembles très réussis ; de belles individualités au sein de l'Ensemble instrumental de l'HEMU (placé sur le côté gauche de la scène), et en particulier un quatuor à cordes très homogène ; enfin une direction assurée avec bravoure par deux étudiants d'Aurélien Azan-Zielinski : Lucie Leguay et Théo Schmitt, qui se transmettent la baguette en cours de spectacle dans un mouvement scénique bien trouvé, réussissant tous deux le délicat pari de faire parler d'une seule voix chanteurs et instrumentistes – le pari le plus formateur qui soit, dit-on, pour de jeunes chefs d'orchestre. [AS] ■



BRÈVES

01

Le pianiste **Sergio Escalera**, étudiant de Ricardo De Castro à l'HEMU site de Fribourg, a remporté le 1^{er} prix du III^e Concours International de piano « Frederico Chopin » de Lima-Pérou en décembre 2015. Il a également reçu le prix de meilleur interprète de l'œuvre péruvienne imposée.

02

L'enregistrement de l'opéra « Niobe » d'Agostino Steffani, auquel participe **Christian Immler**, professeur de chant à l'HEMU site de Fribourg, a fait partie des cinq nominés aux Grammy Awards 2016 dans la catégorie Meilleur Opéra.

03

Deux trios du Conservatoire de Lausanne, préparés par Magali Bourquin, se sont produits sur la scène du Théâtre de Vidy du 9 au 20 mars dans la pièce « Nous sommes repus mais pas repentis » de Séverine Chavrier, en alternance : **Isabeau Trinca / Elizaveta Petelina** au piano, **Jeanne Moeschler / Arthur Traelnes** au violon et **Emile Traelnes / Camille Thévoz** au violoncelle.

04

Le violoniste **Nazar Fedyuk**, étudiant de Pavel Vernikov à l'HEMU site de Sion, a reçu le 1^{er} prix et le prix de la meilleure interprétation de l'œuvre serbe Bagatelle de Milan Mihajlovic, lors de la 46^e Compétition internationale de violon « Jeunesses Musicales » à Belgrade, le 30 mars 2016.

05

www.choralfestival.ch
Le chœur **MUSEC**, dirigé alternativement par six étudiants de l'HEMU préparés par Nicolas Reymond et Pierre-Louis Nanchen, a décroché le 2^e prix du 52^e Montreux Choral Festival, le 2 avril 2016.

06

Le canton de Fribourg a accordé la bourse 2016 du Fonds Pierre et Renée Glasson au percussionniste **Luca Musy**, étudiant de Stéphane Borel à l'HEMU site de Fribourg.

07

Prix GENILEM HES-2016 !
Le prix offre un tremplin à ceux qui veulent transformer leur idée créative en entreprise, organisation ou association. Les lauréats remportent CHF 20 000.- de financement, ainsi que 3 ans de coaching pour concrétiser leur projet. Délai d'inscription : 29 août 2016.

GYÖRGY PAUK DANS LE SOUVENIR DE GYULA STULLER

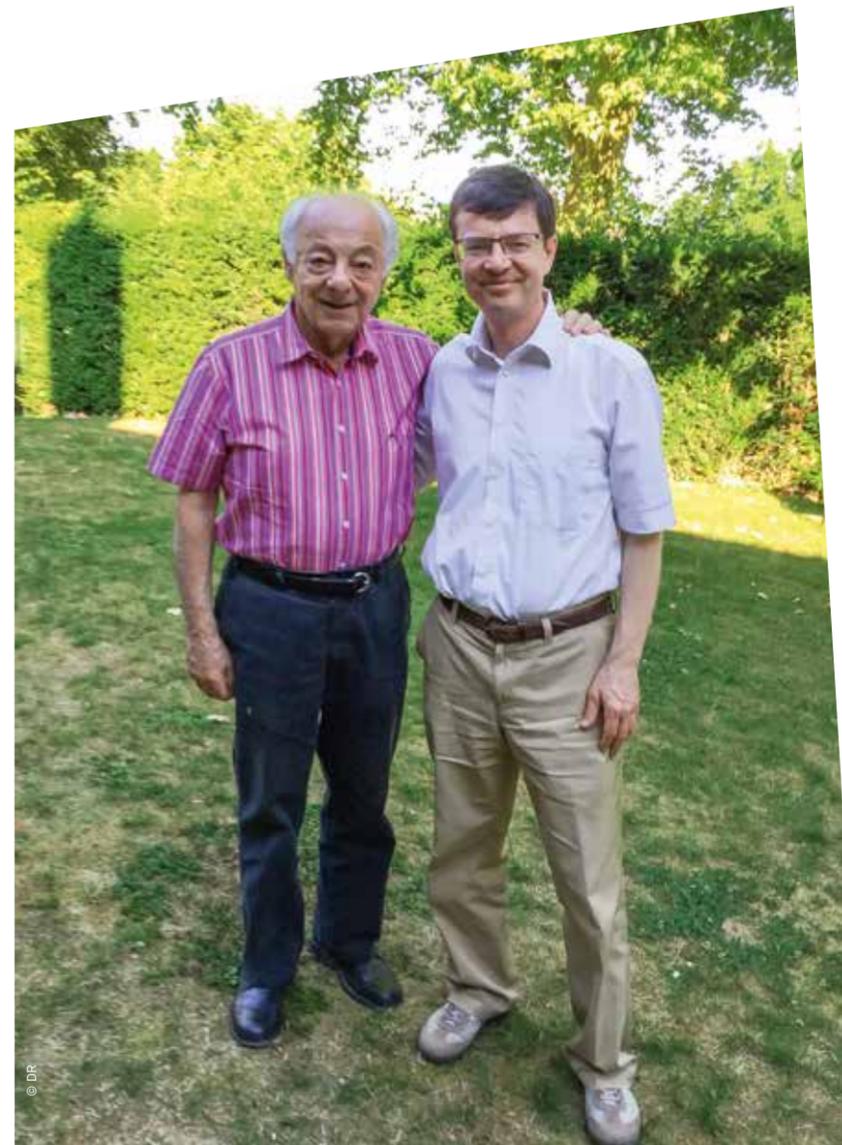
Premier violon solo de l'Orchestre de Chambre de Lausanne depuis 1990, professeur de violon au niveau professionnel depuis 1996, Gyula Stuller est aujourd'hui responsable du département des cordes de l'HEMU. A l'occasion de la parution d'un ouvrage biographique, on lui a récemment demandé de livrer un témoignage de ses années d'études à Londres chez György Pauk. Nous avons saisi l'occasion pour en faire profiter les lecteurs de *Nuances* : l'opportunité d'effleurer les coulisses de cette relation si particulière qui unit un élève à son maître. Gyula Stuller en a bien sûr eu d'autres, à commencer par Tibor Varga, dont il est devenu l'assistant en 1986 à la suite de son 1^{er} Prix décroché lors du concours qui porte son nom : mais pas sûr que les lecteurs situent avec autant de netteté la trajectoire et surtout l'influence exercée par György Pauk...

À QUAND REMONTENT VOS PREMIERS CONTACTS AVEC GYÖRGY PAUK ?

Aux années 1970. J'étais adolescent en Hongrie et le grand violoniste pouvait à nouveau jouer sans crainte dans sa patrie, qu'il avait fuie comme beaucoup d'autres en 1956. Mon professeur de violon Ferenc Halász le connaissait, j'ai ainsi pu me produire devant lui à chacune de ses venues. C'était la première fois que j'étais confronté à un professeur qui non seulement possédait un Stradivarius, mais n'hésitait pas à le sortir de son étui pour le jouer ! Pauk était également un bon ami de mon oncle, Géza Németh, membre fondateur du Quatuor Bartók : ils avaient étudié la musique de chambre chez le même Leó Weiner et c'est après avoir entendu Pauk se produire en quatuor à l'Académie Franz Liszt de Budapest que mon oncle, très impressionné par la prestation, s'était décidé à se lancer dans la grande aventure de sa vie !

UNE PROXIMITÉ « FAMILIALE » QUI A SANS DOUTE FACILITÉ L'INSTALLATION D'UNE VÉRITABLE COMPLICITÉ ENTRE VOUS...

... et mon départ pour Londres, où Pauk enseignait depuis quelques années ! Avec son épouse, il m'a beaucoup aidé dans ce grand saut, en facilitant mes démarches pour l'obtention d'une bourse et d'une chambre : à 19 ans, j'étais un peu perdu ! Mon 2^e Prix décroché deux ans plus tôt au Concours Szigeti ainsi que les tournées de concerts glanées lors du Festival Interforum, ont fait le reste... J'avais notamment attiré l'attention de la célèbre critique du *Times* Hilary Finch, et son article a dû jouer un rôle non négligeable dans la décision de BP de m'accorder sa seule bourse annuelle attribuée à un ressortissant du Bloc de l'Est !



György Pauk avec son élève Gyula Stuller

ZOOM

Né à Budapest le 26 octobre 1936, György Pauk intègre l'Académie Franz Liszt à l'âge de douze ans, où il a pour professeur Zoltán Kodály. Chassé de Hongrie par la répression soviétique en 1956, il se réfugie d'abord aux Pays-Bas sur les conseils de Yehudi Menuhin, avant de se fixer à Londres en 1961. Professeur renommé, il est également un interprète très demandé, donnant en première audition des œuvres de Lutoslawski, Penderecki, Schnittke, Davies et Tippett ; en 1997, la BBC commande *Fourteen Little Pictures* à James MacMillan pour célébrer le 25^e anniversaire du Trio qu'il forme avec le pianiste Peter Frankl et le violoncelliste Ralph Kirshbaum. Père de deux enfants, il vit toujours à Londres où il continue à faire vibrer son magnifique Stradivarius de 1714 ayant appartenu au Belge Joseph Massart, figure mythique du Conservatoire de Paris durant la seconde moitié du 19^e siècle, dont les élèves ont pour noms Sarasate, Wieniawski, Kreisler, ou encore Marsick !

CES DEUX ANNÉES LONDONIENNES (1981-1983) SEMBLENT À VOUS ENTENDRE AVOIR ÉTÉ DÉCISIVES...

Assurément ! Issu de la grande école hongroise d'Ede Zathureczky (qui a été le disciple de Jenő Hubay), György Pauk était quelqu'un de très exigeant mais de juste, ses cours se passaient toujours dans la bonne humeur. J'arrivais chez lui avec un certain niveau, nous n'avons donc pas passé trop de temps sur gammes et les études, montant neuf concertos et de nombreuses sonates et morceaux virtuoses. Il aimait parler de la musique et montrer comment faire, son enseignement par l'exemple était très inspirant. Son nom reste associé dans ma mémoire à une musique vivante, à ce jeu magnifique que j'ai eu maintes fois l'occasion de goûter en concert. Je garde un souvenir lumineux d'un *Double Concerto* de Brahms dirigé par Georg Solti et de nombreuses soirées de musique de chambre en compagnie du pianiste Peter Frankl. [As] ■



Haute Ecole de Musique
et Conservatoire de Lausanne

Rue de la Grotte 2
Case postale 5700
CH-1002 Lausanne

T + 41 21 321 35 35
F + 41 21 321 35 36
info@hemu-cl.ch
www.hemu.ch
www.conservatoire-lausanne.ch

